

JUAN MAYORGA

**Himmelweg**  
(Chemin du ciel)

*Texte français  
de  
Yves Lebeau*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Traduction réalisée dans le cadre de  
L'ATELIER EUROPÉEN DE LA TRADUCTION  
SCÈNE NATIONALE D'ORLÉANS

avec le concours de  
L'UNION EUROPÉENNE – COMMISSION ÉDUCATION ET CULTURE

L'Atelier Européen de la Traduction rassemble autour de la Scène Nationale d'Orléans des théâtres de création et des entreprises de médiation théâtrale (édition, revues spécialisées, festival, département théâtre et traduction des universités...) en Espagne, Italie, Grèce, Portugal, Irlande, Roumanie, Slovaquie, Allemagne, Russie, Hongrie, Égypte, Québec, Bulgarie.

Il conçoit et soutient des programmes de traduction multilingue (collection LabelEuropa), anime le répertoire Découvreurs des écritures dramatiques contemporaines avec la participation d'une cinquantaine de traducteurs européens, initie des programmes de médiation et de formation, organisant ainsi l'Espace Culturel Public des écritures dramatiques contemporaines en traduction.

L'AET diffuse l'information concernant ses activités sur [www.babeurope.com](http://www.babeurope.com).

*Ce texte a été lu pour la première fois en langue française  
à la Scène Nationale d'Orléans en avril 2005  
sous la direction de Lucien Marchal.*



Titre original  
*Himmelweg*

Les droits de représentation de Juan Mayorga pour la France et la francophonie sont à solliciter auprès de Irène Sadowska Guillon – 17, rue du Dr Paul Brousse 75017 Paris – tél. : 01 46 27 46 30 – fax : 01 46 27 16 08

© 2006, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 2-84681-179-2

La Maison européenne des écritures contemporaines (la Meec) a pour mission la recherche et la découverte de nouveaux répertoires dramatiques français, européens et internationaux. Elle accompagne ces textes depuis 1995 à l'abbaye des Prémontrés en Lorraine, fin août à La Mousson d'été, en organisant avec les auteurs leur traduction et en faisant rencontrer tous les acteurs de leur diffusion.

Elle permet aux nouvelles écritures dramatiques françaises d'être traduites et proposées dans le monde entier en relation avec des partenaires qui nous proposent à leur tour de découvrir leurs auteurs et de les faire entendre en France.

Cela implique un respect pour le temps de l'écriture sans obligation de résultat immédiat et génère une part de risque inhérent à toute nouvelle aventure, mais l'écriture vivante doit être partagée, discutée, aimée...

Cette collection « La Mousson d'été » permet à des textes de vivre au-delà des lectures-spectacles ou des résidences et se veut représentative de l'esprit qui anime la Meec ; elle contribue à diffuser les écritures contemporaines et les inscrit dans le temps.

MICHEL DIDYM

la meec

La Meec – La Mousson d'été ([www.meec.org](http://www.meec.org)) est subventionnée par le Conseil régional de Lorraine, le ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), le Conseil général de Meurthe-et-Moselle, l'abbaye des Prémontrés, la Communauté de communes des pays de Pont-à-Mousson. En partenariat avec la Maison Antoine-Vitez, l'Atelier européen de la traduction / Scène nationale d'Orléans et Cultures France, ainsi que l'Union européenne – commission Éducation et Culture (Programme Culture 2000).

*À ma fille Beatriz*

## L'horloger de Nuremberg

Ça se prononce *Rim-mel-beck*. Ce n'est pas un mot, ce sont deux mots. *Himmel* veut dire « ciel ». *Weg* c'est « chemin ». *Himmelweg* signifie « Chemin du ciel ». J'ai entendu cette expression pour la première fois, pendant la guerre, à l'endroit où nous sommes.

J'étais venu en Allemagne comme délégué de la Croix-Rouge. Les autres ont toujours compté pour moi, c'est pour ça que j'ai choisi de travailler à la Croix-Rouge. La plus grosse déception de ma vie, je l'ai connue le jour où j'ai postulé pour y entrer et où l'on m'a refusé. Mais j'ai tenté à nouveau ma chance peu de temps après et j'ai été admis sans problème. Les temps avaient changé et ma connaissance de l'allemand faisait de moi quelqu'un de précieux. Personne ne voulait partir en Allemagne à ce moment-là. On me l'a proposé, j'ai aussitôt accepté.

Les autres ont toujours compté pour moi. Quand on m'a demandé de partir à Berlin comme délégué de la Croix-Rouge, je me suis dit que je pourrais faire quelque chose pour eux. Mon travail consistait à visiter les camps de prisonniers de guerre et vérifier que les traités internationaux y étaient appliqués.

En inspectant les conditions d'hygiène et la nourriture des prisonniers, je me sentais utile. Chaque fois que j'ai pu sauver la vie d'un homme, je l'ai fait. Je pouvais attirer l'attention sur tel pilote anglais condamné à mort et dire aux Allemands : « On m'a parlé d'un pilote allemand prisonnier en Angleterre. Si cet homme est exécuté, il sera exécuté. » C'est comme ça qu'on parle en temps de guerre.

Nous logions à Berlin au bord du Wansee, la maison que le gouvernement allemand nous avait cédée donnait sur le lac. Une grande et belle maison ; moi je n'avais jamais vécu dans une telle maison. J'ai malgré tout quelques bons souvenirs de cette époque. On oublie plus vite les mauvais moments que les bons, c'est heureux. Nous vivions tous ensemble, tous les délégués de la Croix-Rouge présents à Berlin. Quand tu revenais de mission, cet endroit c'était le Paradis. Dans une période aussi dure, les choses les plus simples changent la vie en Paradis : une conversation avec un ami, une promenade au bord du lac, un trait d'humour. Nous ne fréquentions pas les Allemands. Avec eux, nos relations étaient réduites au strict nécessaire.

Un matin, au cours de l'une de ces conversations où travail et vie se mêlent, nous avons fini par parler de l'homme à qui avait appartenu cette maison : un Juif. Personne ne s'était donné la peine de décrocher le portrait qui le représentait avec sa femme et sa fille. On a d'abord parlé de la qualité de la peinture et l'on a fini par décider que l'un de nous se devait de visiter les camps d'internement civil.

Est-il besoin d'expliquer la différence ? Tu ne pouvais pas signaler un Juif condamné en tant que Juif et dire aux Allemands : « On m'a parlé d'un homme innocent qui sera exécuté si ce Juif est exécuté. » Nous n'avions rien à offrir aux Allemands. D'ailleurs, ils ne nous laissaient pas approcher des camps pour civils.

Ce matin-là, devant le portrait de la famille juive, j'ai décidé de pénétrer dans l'un de ces camps. Mais mon accréditation de délégué de la Croix-Rouge ne m'était d'aucun secours. Le fanion qui flottait sur ma voiture était un chiffon sans valeur. Je n'avais pas la permission d'approcher ; ce que j'avais, c'était des cartouches de tabac, des bas nylon, des transistors américains : argument de poids au moment d'obtenir un papier. Un papier, et une barrière s'ouvrait devant ma voiture. À chaque contrôle, le même discours : « Je viens parler au commandant du camp. » Plus de vingt barrières avant d'arriver à lui.

Un homme aux yeux bleus, de mon âge à peu près ; je l'avais imaginé plus grand. « Installez-vous. Puis-je vous offrir quelque chose ? Un café ? » Il me sert un café. « Vous avez une autorisation pour nous visiter ? » Or, il sait qu'on ne délivre pas ce genre d'autorisation. Je lui donne le motif de ma présence : « Nous pouvons vous envoyer des médicaments pour votre infirmerie. » Cette histoire de médicaments n'est qu'un prétexte, vous l'aurez compris, l'excuse la moins mauvaise que je trouve. Il reconnaît mon accent : « J'aime beaucoup votre pays. J'y fus en vacances avant la guerre. » Peut-être voulait-il me montrer qu'il appartenait à une classe aisée ayant les

moyens de s'offrir des vacances à l'étranger. Enfant issu d'un milieu modeste, je n'avais jamais voyagé. La guerre me donna la chance de partir à l'étranger. Toujours est-il qu'il me parle de mon pays. De temps à autre quelqu'un entre avec un dossier à signer. Tout à fait comme dans un bureau. Ils donnent l'impression de faire quelque chose d'utile. Nous parlons de mon pays mais je reviens bientôt à ce qui m'amène. Ce qu'il faut, c'est le mettre en confiance, faire du théâtre : « Nous aimerions aider. Nous sommes en mesure de vous fournir des médicaments. » Il réfléchit quelques secondes et dit : « Envoyez toujours vos médicaments. Nous ferons le nécessaire. » Je sens que je peux me risquer plus avant : « Avant de les envoyer, nous aurions besoin de renseignements. » « Voilà ce qui vous amène. Vous avez besoin de renseignements. » Il garde le silence. Je me dis : « Toi, mon petit bonhomme, ton excursion s'arrête là. » Mais il ajoute : « Je n'ai rien contre. Ainsi, vous avez besoin de renseignements. »

Et là, il prend son téléphone. « Notre invité va faire la visite du camp. Prévenez Gottfried. Notre invité a la permission d'ouvrir n'importe quelle porte. » Puis il revient à moi : « Les Juifs sont très jaloux de leurs affaires. Ils n'aiment pas qu'un étranger fourre son nez dans leurs affaires. Un autre café ? » J'accepte. Il m'explique qu'avant d'être allemand, il se sent européen. Qu'il souhaite que la guerre s'achève le plus vite possible, qu'il la vit comme une guerre civile. Il montre sa bibliothèque : « Calderón, Corneille, Shakespeare... L'Europe, c'est ça pour moi ! » Je me sens mal à l'aise. Tient-il à me prouver qu'il est un homme de culture ? Un homme, à l'évidence, plus

cultivé que moi. Sa condition sociale lui a ouvert les portes des meilleurs collègues, lui a permis de voyager, de rencontrer des gens intéressants. Pendant que nous nous dirigeons vers l'intérieur du camp, il m'explique que la guerre est une erreur, un malentendu entre frères. Nous laissons les baraquements de bois et nous dirigeons vers les baraquements de brique rouge. Sur les marches d'un baraquement de brique, nous attend un homme souriant, le premier homme sans uniforme que j'aperçois à l'intérieur du camp. Le commandant me le présente : « Le Maire, Gershom Gottfried. »

L'espace d'un instant, je suis décontenancé. L'homme souriant, ce Gottfried, me rappelle l'homme du tableau de la maison de Berlin. Je dois faire effort pour prêter attention à ses paroles de bienvenue, d'autant qu'il parle avec une drôle de voix. « Je vous servirai de guide, si vous permettez. Prenez toutes les photos que vous voudrez. »

Oui, j'ai pris avec moi un petit appareil. Probablement avez-vous vu ces photos. J'ai fait quantité de photos. À chaque instant, Gottfried me rappelle que je peux prendre des photos. Et je prends les rues asphaltées et propres. Le kiosque, au milieu de la place, où un orchestre joue. Le parc et ses balançoires en forme d'animaux. Les ballons de toutes les couleurs.

On me regarde d'un air bizarre. J'attribue cela au fait que je ne porte pas d'uniforme. Ils me regardent comme quelqu'un qui n'est ni allemand, ni des leurs. J'éprouve la sensation désagréable qu'ils m'évitent. Il fait soleil et tous en profitent pour se promener.

« Vous attendiez quoi ? » demande le commandant.  
« Des hommes efflanqués, en pyjama rayé ? J'ai entendu colporter ce genre de fantaisies. Vous aussi, Gottfried, n'est-ce pas ? »

Gottfried répond que oui, qu'il a aussi entendu dire ça. « Vous me permettez de vous inviter à déjeuner à la maison », me dit-il. « Un déjeuner modeste. Les temps sont durs pour tout le monde. » Nous pénétrons dans l'un des baraquements rouges et partageons le déjeuner de la famille Gottfried, qui, j'en suis soulagé, ne ressemble pas à celle du tableau de Berlin. Sur la table, légumes et pain blanc. Gottfried bénit le repas à la manière juive, et ajoute aussitôt : « Prenez des photos, si vous voulez. » Clichés que vous avez probablement vus. Clichés d'une maison modeste qui ouvre sur la place. Nous nous approchons tous trois de la fenêtre pour prendre le café ; l'Allemand, le Juif et moi. Le commandant, le maire et l'homme de la Croix-Rouge. La place est vide à l'heure du déjeuner, comme si la petite ville s'accordait un instant de répit. L'occasion rêvée, me semble-t-il, pour m'enquérir de divers aspects pratiques, comme les égouts ou le courrier. Mais le commandant n'a pas envie de parler de ce genre de choses. « Assez de politique. Nous avons un bel après-midi, profitons-en. Gottfried, notre invité ne peut pas s'en aller sans avoir vu l'horloge de la gare. »

Pour rejoindre la gare, le commandant propose de prendre à travers bois, en longeant la rivière. Gottfried marche en silence, à mon côté, pendant que le commandant tire des plans sur l'avenir. « Cette guerre est l'œuvre de toute l'humanité. La paix qui s'ensui-

vra sera aussi l'œuvre de toute l'humanité. » Nous traversons une zone touffue où la lumière du soleil filtre à peine. Le commandant me demande si je crois en Dieu. Je réponds que oui ; à l'époque, je croyais encore en Dieu. Le commandant fait référence au Dieu de Spinoza et cite cette phrase du philosophe : « La haine vaincue par l'amour, en amour se change ; et cet amour en est plus grand, plus grand que si la haine n'avait pas été première. » Dans la rivière, une fillette joue avec un baigneur. Je m'arrête pour photographier la fillette.

L'horloge de la gare marque six heures pile. Gottfried me conte son histoire. « Elle a été construite vers l'an 1502 par le maître Peter Henlein de Nuremberg, le célèbre fabricant de jouets automatiques. En dépit des apparences, ce n'est pas une horloge à roues, mais à bascule. » Ses aiguilles n'avancent pas et je commence à comprendre ce qu'a d'étrange la façon de parler du maire Gottfried. « La bascule est une barre de fer munie en ses extrémités de deux poids. C'est elle qui, par le jeu de deux palettes, entraîne la rotation de la roue. » On jurerait que... Pas uniquement à cet instant où il m'explique le mouvement de l'horloge ; mais aussi quand il parle du temps qu'il fait ou m'offre un morceau de pain. Gottfried parle comme un automate.

Un jeune homme fait la cour à une fille sur un banc de la gare. Un vieux lit un journal. Deux enfants jouent à la toupie. Mais ces clichés, vous les avez sans doute vus.

Ce couple, ce vieil homme, ces enfants, n'y a-t-il pas en eux quelque chose d'artificiel ? Depuis le sourire de bienvenue du maire Gottfried, tout n'a-t-il pas l'air d'une mécanique bien huilée ? La gare sent la peinture fraîche. L'orchestre, les balançoires, tout me semble étrange soudain, comme est étrange la voix du maire. Comment c'était avant mon arrivée ? Comment ce sera après mon départ ? Je suis venu pour voir. Je suis les yeux du monde. J'en sortirai avec de nombreuses photos et un rapport disant ce que j'ai vu.

Comprenez-moi bien : je ne doute pas qu'ils soient juifs. Ils sont juifs, mais il y a un mobil à leur comportement. En plus, ils s'y prennent mal. Leurs mouvements sont maladroits, craintifs.

J'ai été éduqué par mes parents dans l'idée de compassion. Je ne détourne jamais les yeux de la douleur d'autrui. J'ai rejoint la Croix-Rouge, parce que je voulais aider. C'est pour ça que j'ai accepté de travailler en Allemagne et pour ça que je me retrouve ici. Parce que je veux aider. Seulement j'ai besoin que quelqu'un, le vieux, le couple, les enfants, que l'un d'eux me fasse signe, j'ai besoin d'un signe. Personne, à aucun moment, n'a eu un geste vers moi. Personne, à aucun moment, ne m'a dit : « J'ai besoin d'aide. »

Au lieu de quoi, tous me regardent avec des yeux bizarres. Même les gamins qui jouent à la toupie. Vous avez lu mon rapport. Dedans je parle d'eux, je les ai pris en photo. Leur toupie roule et vient mourir à la pointe des bottes du commandant. Les enfants se

regardent ne sachant que faire, comme si cet incident n'était pas prévu. Gottfried se tait, comme si lui aussi ignorait ce qu'il convient de faire. Le commandant s'incline, ramasse la toupie. Et si le commandant en personne était une pièce du meccano ? Trop aimable, trop cultivé. Le commandant, ou l'homme qu'on m'a présenté comme tel, dit aux enfants : « En Allemagne, on ne lance pas la toupie comme ça. » Et il vient près d'eux pour leur montrer comment on lance la toupie, en Allemagne.

L'horloge marque toujours six heures pile. Le commandant qui joue à quelques mètres avec les enfants, nous tourne le dos. C'est le moment, l'occasion, pour Gottfried de me dire : « Aide-moi. » Pas besoin d'ouvrir la bouche, un signe suffit. Gottfried dit : « En 1914, il a été établi que, plus de quatre cents ans après avoir été construite, cette machine continuait à donner l'heure exacte, avec moins d'une demi-minute d'écart. La bascule de cette horloge provient d'une autre plus ancienne, construite à Tolède en 1492. Autrement dit, vous avez sous les yeux une machine qui a donné l'heure pendant près de cinq cents ans. »

Entre ces Allemands et ces Juifs, je suis en proie à un étrange sentiment de solitude. Je commence à sentir que, moi aussi, je ne suis qu'un rouage. Mais quelle est ma fonction ? Où suis-je, en réalité ? À trente kilomètres au nord de Berlin. Mais où ?

Le commandant nous rejoint. « À cette gare, arrivent des populations de toute l'Europe. Mais ne vous attendez pas à voir un seul train. À moins que vous ne